

MÉTIERS

Mauricio Langon.
Uruguay.

(5ème Colloque International PEKEA, à Dakar, du 1 au 3 décembre 2006)

1.

Diogène Laërce¹ nous apprend qu'Hipparchia "s'éprit des discours et du genre de vie de Cratès (élève de Diogène le cynique) (...) En fait Cratès était tout pour elle". Elle voulait se marier avec lui. Cratès enleva devant elle ses vêtements : "Voici, dit-il, le jeune marié, voici ce qu'il possède. Décide-toi en conséquence. Car tu ne seras pas ma compagne, si tu ne pratiques pas le même genre de vie que moi". "La jeune fille choisit. Après avoir pris le même vêtement que lui, elle circula en compagnie de son mari, eut commerce avec lui en public et se rendit aux dîners". À l'occasion d'un banquet elle proposa un sophisme à Théodore l'Athée, qui pour toute réponse "lui enleva son manteau. Hipparchia n'en fut ni frappée ni troublée, comme eût dû l'être une femme. Bien plus, quand Théodore lui dit : 'Est-ce bien celle *qui sur le métier a laissé sa navette* ?' (Euripide, *Bacchantes* 1236), elle répondit : 'C'est bien moi, Théodore. Mais ai-je pris à tes yeux une mauvaise décision me concernant, si le temps que j'aurais dû perdre par le métier je l'ai consacré à mon éducation ?' "

Cette petite histoire nous parle d'une femme rendue amoureuse par des discours liés à un genre de vie (c'est-à-dire, par une philosophie), et qui accepte leurs conséquences: ne rien posséder et suivre ce genre de vie qui exige de circuler en compagnie, d'exposer le plus privé en public, de participer à la vie publique. Hipparchia ne se trouble pas d'être déshabillée en public. Elle affirme de toute son humanité féminine sa bonne décision la concernant : d'avoir laissé sa navette pour ne plus perdre son temps avec le métier et le consacrer à son éducation...

Est-ce que devenir femme exige de ne pas être comme femme doit être, et de ne pas perdre son temps à des métiers de femme ?

2.

En effet il y a des métiers de femme comme il y a des métiers de pauvre. Des métiers aliénants, inhumanisants. Métiers de vivre avec peu de recours et d'enfants, métier de prostituée, de mendiant, de modèle de photos touristiques ou périodiques, de malade du SIDA ou du paludisme, d'enfant de rue, de victime de tsunamis ou de la torture, de voleur, de *gigolo*. Mais peut-être les autres métiers n'humanisent-ils pas. Métiers de bienfaiteur, de photographe, de médecin, de policier, de producteur rural, de soldat, de scientifique, d'entrepreneur, d'académique, de philosophe, d'enseignant. Tous métiers où nous sommes pris et dont nous sommes esclaves. Et qui exigent, peut-être, la bonne décision nous concernant : ne pas perdre notre temps avec eux et nous consacrer à notre propre éducation, à l'invention de notre propre vie, encore inappropriée à une vie comme aurait dû l'être celle d'une femme ou celle d'un homme. Car ce sont les métiers

¹Diogène Laërce: *Vies et doctrines des philosophes illustres*, VI, 96-98.

où nous sommes pris qui ne nous permettent pas et de devenir femme, et de devenir homme.

3.

Cependant, on peut bien aujourd'hui se demander s'il faut et s'il est possible de laisser toutes nos navettes et de ne plus perdre du temps avec nos métiers. Ou si l'on peut les transformer en instruments de libération.

Car, d'une part, nos métiers nous constituent. Et, d'autre part, nous – intellectuels - qui étions auparavant épargnés par l'aliénation à laquelle étaient soumises les masses ouvrières des industries modernes, et qui nous sommes engagés dans la libération humaine, nous n'acceptons pas volontiers l'évidence de notre propre aliénation au moment où la connaissance, la pensée et l'intelligence se trouvent pleinement intégrées à un système mondial de production qui produit concentration de richesses et exclusion sociale.

En plus, il semble que l'éducation même ne soit pas encore une alternative aux métiers puisqu'elle n'est qu'un autre métier ayant pour but que nos jeunes Cratès et Hipparquias ne puissent pas se consacrer à leur propre éducation et développer leurs propres discours et genres de vie, mais bien au contraire qu'ils se (con)forment à l'exercice des diverses compétences qu'exigent les complexes navettes des métiers de la *globalisation*...

En somme, il faut approfondir ce que cela veut dire qu'il soit temps de "redéfinir et redéployer" nos métiers, comme nous le propose M. Armel Huet dans sa présentation pour ce colloque.

4.

Hipparquia laisse les outils du métier auquel elle était condamnée par la société de son temps et qui la dépouille de sa dignité humaine. Pour retrouver sa dignité elle doit accepter sans se meurtrir ni se troubler d'être dépouillée de son manteau et de rester obscènement nue devant les autres. Comme Cratès l'avait fait volontairement: *Voici le jeune marié* avait-il dit. *Voici la femme*: celle qui sur le métier a laissé sa navette.

C'est un bon chemin pour concrétiser la question *anthropologique* kantienne: *Qu'est-ce la femme ?* Car, en s'interrogeant sur l'humanité féminine on s'interroge aussi sur l'humanité de tous les exclus qui ne sont vus qu'à travers leurs métiers: *Qu'est-ce l'esclave? Qu'est-ce la prostituée? Qu'est-ce l'homosexuel? Qu'est-ce, l'exclu? Qu'est-ce, celui à qui on nie la qualité d'être humain?*

C'est à tous ceux-là (à nous tous) qu'il revient de répondre à la question *qualitative* de Théodore: "Est-ce bien celle *qui...*?". Et de répondre en se montrant: *Hecce homo; "Voici le jeune marié"; Voici la femme, "C'est bien moi"*. C'est bien celle qui ne peut se définir ni par ce qu'elle "aurait dû être", ni par son métier, mais par ceci qu'elle se consacre à sa propre éducation.

Ce biais anthropologique, peut-être, pourra nous mener vers une transformation de nos métiers en visant à nous éduquer.

5.

M. Huet nous parle de la nécessité de la refondation sociologique par l'anthropologie. Il dit que c'est l'exercice de son métier qui lui a fait découvrir que l'entreprise scientifique de la sociologie "ne peut s'accomplir que dans la réciprocité", qu'elle est "une rencontre avec les expériences humaines des autres, que le savoir que nous pouvons constituer relève d'une co-production". C'est sans doute la *co-production* permettant l'usage et la recréation de *navettes*, ainsi que la création et le développement d'espaces de rencontre littéralement inter-disciplinaires et inter-culturels qui ouvrent des possibilités de *faire autre chose*. C'est à dire d'*agir* d'une façon qui ne pourra déjà revenir à la clôture des *métiers* du sociologue ou de l'anthropologue, mais qui exige de les re-situer dans un autre champ... *postscientifique*. Si l'on arrive à comprendre "qu'on se tourne désormais vers d'autres orientations, d'autres exigences théoriques" sans cesser de "tirer profit" des précédentes, ce qui exige non seulement d'être prêts "à s'en dégager et à les dépasser", mais aussi à être prêts à se dégager des formes d'action des pratiques scientifiques en tant que *métiers*, pour se consacrer à sa propre *éducation*.

6.

Les réflexions que j'ai faites aux paragraphes 4 et 5 prennent en compte deux perspectives bien différentes, toutes deux "anthropologiques". Il ne s'agit pas de les mettre en opposition, mais en synergie.

J'essaierai de le faire en réfléchissant sur l'oxymoron: *métier de l'éducateur*...

On peut définir l'éducation comme ce qui fait qu'on laisse les instruments du métier et comme ce qu'on fait au lieu de perdre son temps sur le métier.

Ce qui fait qu'Hipparchia laisse la navette – ce qui fait son éducation - c'est une rencontre émouvante, c'est une décision propre, c'est un mouvement soutenu. C'est l'amour, le désir par des discours, par un genre de vie digne (philosophique), par quelqu'un qui "était tout pour elle"; c'est la décision de s'engager, de s'accepter simplement comme une femme, c'est l'effort maintenu pour devenir celle qu'elle est. C'est à cet apprentissage qu'elle consacre son temps.

Mais le *métier d'éducateur*, n'est qu'un autre métier. Pointe plutôt ici la différence : *enseigner* à un autre plutôt qu'*apprendre* ; éduquer et non pas apprendre à s'éduquer. C'est en ce sens là que l'éducation peut devenir son contraire, peut devenir métier. Peut, même, se donner la tâche d'instruire pour des métiers, peut se faire travail de domestication, tissu de maîtrise avec toujours de nouvelles navettes.

Pour que ce métier devienne libérateur, il faudrait qu'il ne s'agisse plus d'un métier. Il faudrait des maîtres s'étant éduqués eux-mêmes, comme Hipparchia. Des maîtres qui s'étonnent, qui se passionnent, qui prennent la décision de se mettre en mouvement pour devenir ce qu'il sont. Qui choisissent un genre de vie (éducative) consistant à mettre les autres en mouvement de libération, à appuyer leurs apprentissages propres à eux, à les soutenir dans leur chemin. Ils seraient alors des *maîtres éducateurs*.

C'est ça que je voudrais proposer ici: qu'il n'en aille plus du *métier d'éduquer*, mais de *maîtres éducateurs* qui, bien sûr, auront appris leur chemin *en maîtrisant* les théories,

méthodes, connaissances et pratiques dont ils ont décidé de se dégager et qu'ils dépassent.

Cette ébauche peut nous mettre sur la route pour penser les *métiers* de philosophe, de sociologue, d'anthropologue. Si pour ne pas perdre de temps aux métiers d'éducation (et spécialement, pour le métier d'enseigner des métiers) il faut devenir *maîtres éducateurs*, peut-être faudrait-il des *maîtres tisserands, sociologues, anthropologues...* Qui construisent en co-production les conditions pour l'auto-éducation humaine de toute l'humanité.

MLC 27-XI-06